

# Le Journal des Laboratoires

*Année 2021*

Gratuit - 120 pages - ISSN 1762-5270

Mosaïque  
des Lexiques

V

## RASSURANTES

Ici tout va bien, je travaille bien et il fait beau, doux, je ne transpire pas trop, les pains au chocolat sont délicieux mais je garde un équilibre alimentaire sain grâce aux légumes.

## ASSURÉES

«je» affirme des choses, le travail et la paresse ne sont pas contradictoires. Les choses contradictoires ne sont pas des contradictions. Les contradictions n’existent pas et le travail non plus.

## AU SUJET D’UNE CHOSE QUI N’A RIEN À VOIR

On m’a dit (ou j’ai écouté) que la majorité des pigeonniers encore debout en France se trouvaient dans l’Ain, ça me rend fière alors que je n’y suis pour rien, un parcours touristique existe et s’appelle «la route des pigeonniers», comme un pèlerinage.

## DU TEMPS

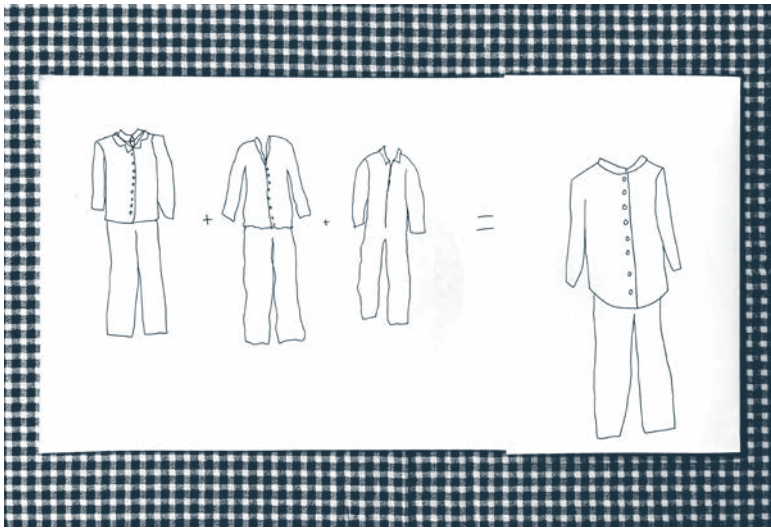
Ici, il fait presque aussi beau qu’en Bresse, le parapluie est quasiment inutile, il y a trop de vent. On dit «ce n’est pas la girouette qui tourne, c’est le vent». On a toujours voulu connaître le sens du vent. Entre la girouette et le doigt mouillé de bave, tendu fièrement au-dessus de la tête, le choix est vite fait.

## D’UNE VACHE

On pourrait parler des journées répétitives, des semaines comprenant sept dimanches ou de la journée réussie. Rappelons que mastiquer est un travail. Manger n’est pas anodin. Manger implique à la queue leu leu : œsophage, estomac, intestin et intestin grêle. La rigueur que tient la vache sur sa digestion est tout autre. Je vous dis ici qu’elle rumine dix à douze heures par jour. Je vous dis aussi qu’elle produit du lait. C’est de ce lait qu’on fera des fromages. Et je vais vous dire maintenant que sur vingt-quatre heures, un fromage travaille vingt-quatre heures; qu’il moisit avec une rigourosité\* exemplaire.

\* Une très très grande rigueur.

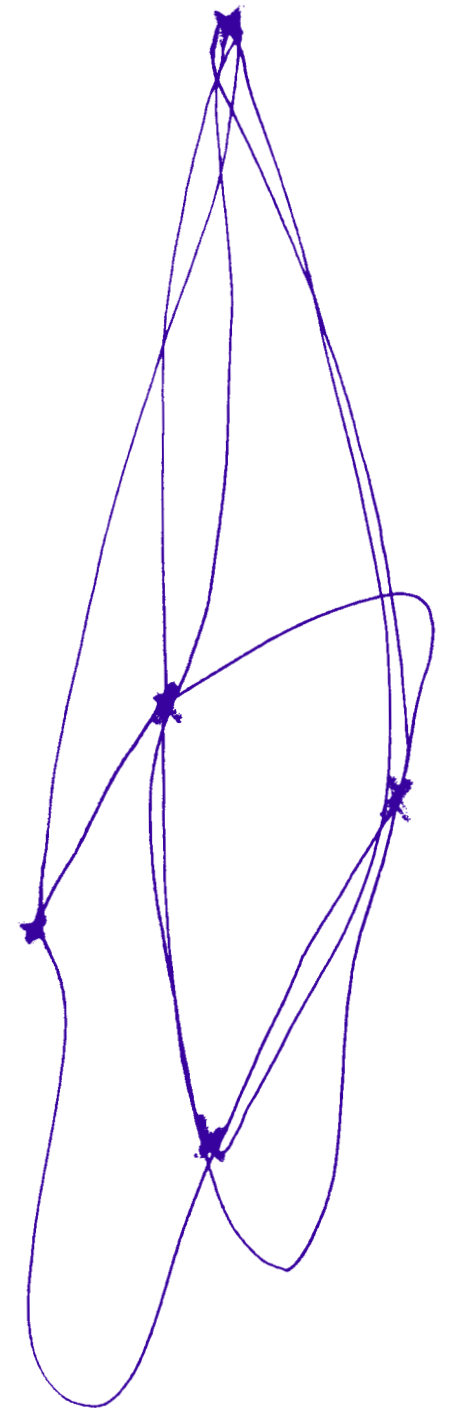
EXPLICATIONS



Costume + Pyjama + Bleu de travail = Tenue de travail

Ici avant c'était la mer :

ICI AVANT C'ÉTAIT LA MER -  
LE DÉPLACEMENT GÉOGRAPHIQUE DE

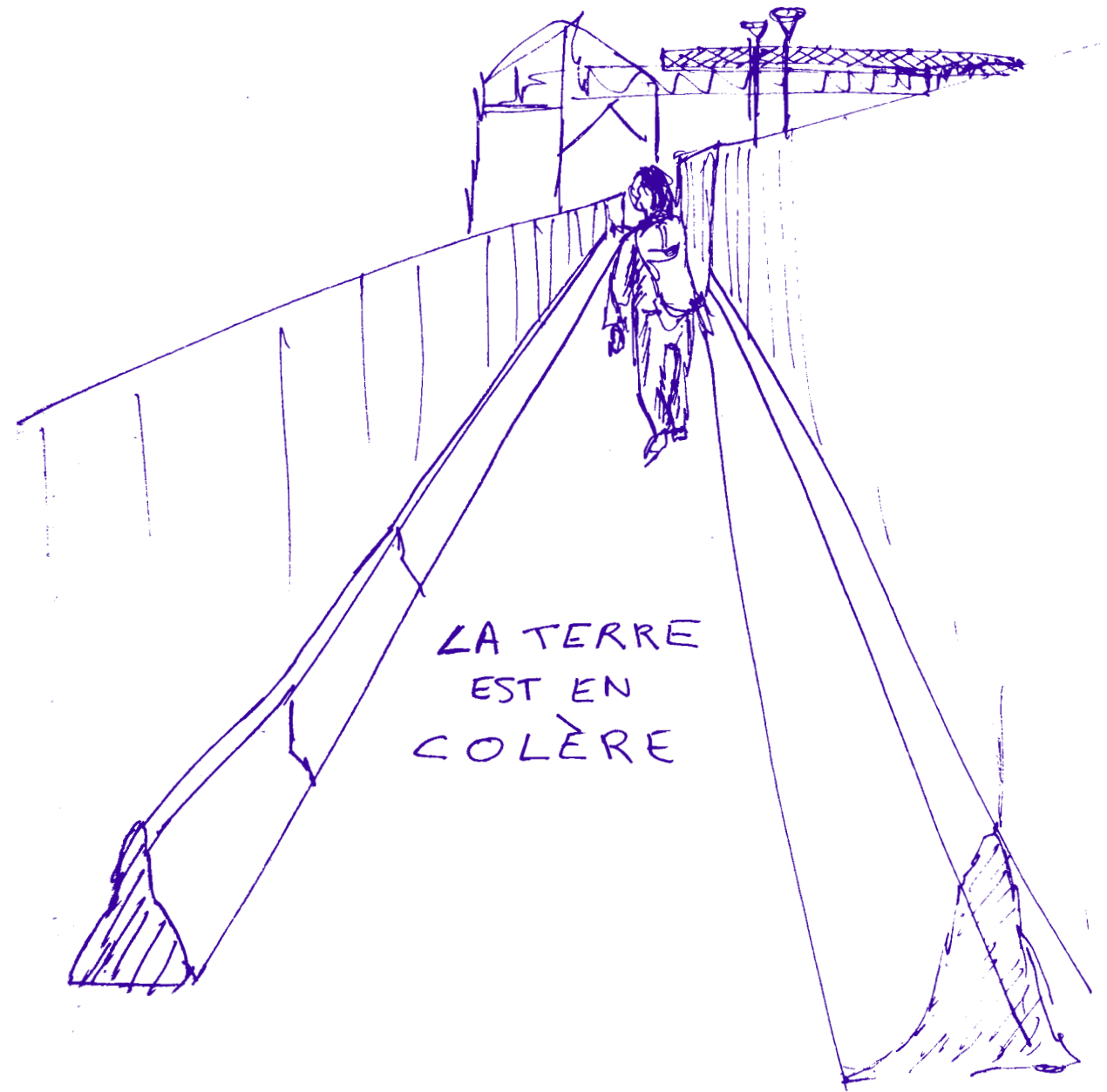


L'ENDEMI S.M.E. INGRID PAOLA AMAZO 2021.

ICI AVANT C'ETAIT LA MER



Fouilles archéologiques contemporaines - Ingrid P. Amaro - 2021



ICI AVANT C'ETAIT LA MER - Ingrid Paola Amaro - 2021.



Lointain écho de cloches à 16 h

Ici se sont tenus en mars 2020  
76 colombes et pigeons

Obstructions

(4 fenêtres condamnées au 1<sup>er</sup> étage)  
Matériau : planches de bois

Bleu 3025 U

Matériau : métal  
Technique : peinture laquée

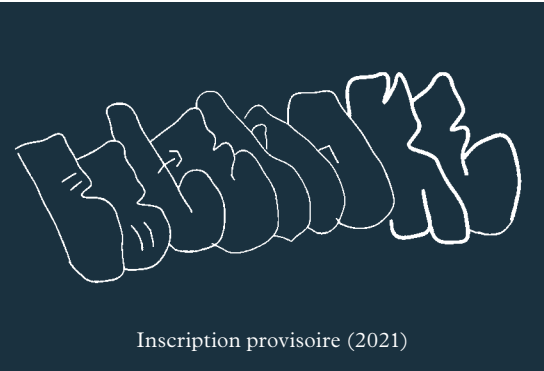
Maison fantôme  
Fantôme de maison

Matériau : néant  
Technique : démolition

Les représentantes

Œuvre saisonnière  
Matériau : végétal  
Technique : soumise aux conditions météorologiques  
Dimensions : taille du mur de derrière

Inscription disparue



Inscription provisoire (2021)

DÉFENSE D’AFFICHER  
(injonction préfectorale)

Technique : peinture murale  
Longueur : 14 mètres

Un homme enterre son trésor  
et, pour que personne ne le vole, écrit :  
ICI IL N’Y A PAS D’ARGENT

此地无银三百两

Ici se tint un piéton  
de taille moyenne,  
cheveux bruns,  
tout vêtu de bleu,  
regard vers le sol.

Ici se tint un piéton  
de petite taille,  
cheveux noirs,  
veste en jean bleu,  
legging noir,  
sac à dos noir,  
regard au loin.

隔壁王二不曾偷

Son voisin, ayant lu le panneau, dérobe le  
trésor et laisse un nouveau message :  
TON VOISIN N’A PAS VOLÉ TON ARGENT

OPAZBLANCCASSEAMEDE  
SAMEDEUSLARAHCREATEU  
RSACOFASMGLAMAZZI

10 11 12 13 14 15 16 17

Ici se tint un piéton  
de grande taille,  
cheveux rasés,  
doudoune bleu marine  
slim noir,  
regard intrigué.

Ici en 2020  
des enfants masqués ont joué.

À l’occasion de l’exposition «Par quatre chemins» (16 octobre-18 décembre 2021), douze étudiants de l’École supérieure d’art et design • Grenoble • Valence ont installé dans le quartier des Quatre-Chemins, à Aubervilliers, des plaques légendant rues et recoins. Restitution de l’atelier élaboré par Antoinette Ohannessian et Benjamin Seror. De gauche à droite et de haut en bas : Amar Ruiz, Caroline Henry, Juliette Piedagnel, Emma Choley, Lou Durand, Louve Seyve-Falaise, Maelys Faure (deux plaques), Marius Tarakdjoglou (trois plaques), Safya Aliouche, Shana De Bortoli, Wanrong Song (deux plaques), Sarah Boaglio.

«L’humanité se divise en deux catégories : les jeteurs et les gardeurs. C’est de famille. […] J’ai connu une vieille dame qui conservait tout et mettait ses trésors dans des boîtes à chaussures. Elle avait notamment accumulé sa vie entière des morceaux de ficelle inutilisables et avait écrit sur le couvercle : *Petits morceaux de ficelle ne pouvant plus servir à rien.*»  
Henri Cueco, *Le Collectionneur de collections*, Paris, Seuil, coll. «Point Virgule», 1995, p. 10.

Je pense qu’un bon point de départ serait : j’aime beaucoup ne rien faire. Et comme de nombreuses personnes dans ce cas-là, je me suis vite rendu compte que ce hobby nécessitait – de prime abord «paradoxalement» – une grande organisation. Je suis arrivée à cette conclusion par l’art et aussi par «la gauche», comme beaucoup : choisir sa vie et ses modalités d’existence. J’y suis arrivée par la gauche et aussi par la tradition que les artistes et d’autres ont de revendiquer «la paresse». Le cheminement est connu. On a besoin de temps pour faire l’artiste : plages horaires et espace mental. Et comme la pratique de l’art est pour moi quasiment indissociable de la vie quotidienne, de ses modalités, de son organisation, j’ai besoin de temps pour ne rien faire; c’est-à-dire pour préparer mon cerveau à faire de l’art.

On m’a donné ce conseil : «être vingt minutes par jour à l’endroit de sa pratique»; je pense que c’est très juste et j’aimerais pouvoir le faire. C’est ce que faisait Francis Ponge :

«Cependant le soir, libre de mon temps, je prends conscience d’être un homme pensant; je lis et je réfléchis, réservant une demi-heure à cet effet avant de dormir.»

Francis Ponge, «Le monologue de l’employé», dans «Douze petits écrits», publié dans *Le Parti pris des choses*, suivi de *Proèmes*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 2005, p. 18.

On m’a donc dit ça, on m’a donné ce conseil quand j’ai été diplômée; je le trouve très juste. Il y a sans doute là-dedans quelque chose de l’ordre du thérapeutique. Mais Ponge déjà disait, juste avant :

«Tout a été soigneusement nettoyé et mis en place lorsque j’arrive.»

Francis Ponge, *op. cit.*

Les connaisseurs et les connaisseuses objecteront que je manipule ses mots à mon aise et auront raison, car Ponge parle ici de son lieu de travail. C’est déjà quelque chose «l’arrivée sur le lieu de travail» : pour peu qu’elle soit un peu trop tardive ou juste pas assez matinale, on s’empêche de croiser les personnes qui ont nettoyé et mis en place le lieu pour nous. Sans vouloir trop présumer de la vie de Ponge – dont j’aime beaucoup la poésie, mais dont la vie ne m’intéresse peut-être pas assez, et comme il faut sélectionner ce à quoi on passe son temps et que j’ai la chance de ne pas être biographe, je ne m’y suis ici pas vraiment penchée –, ni de la vie de l’homme qui m’a donné le conseil des vingt minutes, il y a aussi le lieu où l’on rentre, le «chez-soi», qui doit être ordonné, afin de pouvoir «prendre conscience d’être un homme pensant».

Il faut manger et avoir préparé le repas, il faut dormir et avoir fait son lit, il faut – si l’on est comme moi incapable de penser et de faire dans un espace trop bordélique ou pas assez – avoir un bureau soigneusement agencé. Il faut avoir des vêtements adaptés à la température et au confort, donc il faut avoir fait sa lessive. Pour bien travailler – et donc ne rien faire, véritablement –, il faut avoir bien travaillé.

Je vis donc avec l’objectif fantasmatique d’être «à jour»; je ne me suis sentie chez moi dans mon nouveau logement que lorsque je me suis installée à la table qui me sert de bureau et de table à manger, et que j’ai écrit sur des Post-it – de couleurs différentes selon la thématique, la finalité, l’usage – plusieurs listes à cocher : À Faire (santé), À Faire (famille), À Faire (courses), etc. Et je vis donc avec l’objectif fantasmatique d’avoir tout coché, d’avoir terminé telle peinture pour telle

personne ou acheté un cadeau pour telle autre, d’avoir organisé mon congé pour tel rendez-vous médical, d’avoir racheté un drap, un seul drap qui me manque pour pouvoir effectuer une rotation satisfaisante dans la logistique de la lessive.

J’ai réalisé que pour ne rien faire convenablement, il fallait tout avoir à portée de main, d’œil, ou de souvenir.

Cela m’a pris plus tôt que ça; au collège et au lycée, comme le prescrivait la tendance, je mettais un point d’honneur à refuser de porter un sac à dos pourvu de poches et je trimballais toutes mes affaires et puis quelques autres dans de grands sacs à main portés au creux du coude ou en bandoulière. Allez retrouver quoi que ce soit là-dedans. Je n’étais pas vraiment timide, mais j’étais rapidement embarrassée et je détestais ça : je n’aime pas être *gauche*, ou en tout cas en donner l’impression. Les personnes qui exécutent chaque geste avec assurance et précision, qui n’offrent jamais ces moments de frottement, me fascinent. Je les perçois comme hors de mon réel, elles s’apparentent pour moi à ces personnages des films que l’on voit descendre en premier des voitures des trains, mais que l’on ne voit jamais se lever dix minutes avant l’arrivée et patienter dans le sas et livrer cette bataille mentale silencieuse avec les autres passagers et passagères : «De quel côté du train la porte s’ouvrira-t-elle?»

Je détestais chercher quelque chose dans mon sac sous le regard des autres, et sentir chaque seconde s’étirer, finir par relever la tête en brandissant une boîte de Tic Tac ou une bouteille d’eau ou un trousseau de clés. D’autant plus que je fais partie de ces personnes que le manque horripile. Quand, plus tard, je participais à des pique-niques, j’étais la personne qui prenait trois grands sacs plastique en prévision des bouteilles vides et sachets de chips qu’il allait falloir ramener jusqu’aux diverses poubelles. Mon sac est donc toujours rempli de choses qui ne me servent quasiment jamais, mais que je ne peux pas me résoudre à laisser; je vis «au cas où».

Pour travailler convenablement, il faut avoir tout à portée de main, et cela, peu importe le travail. Le conseil donné aux débutant-e-s en cuisine est d’avoir préparé les ustensiles et les ingrédients avant de commencer. Les peintre-sse-s composent leur palette – là encore, il faut anticiper le besoin de telle couleur pour éviter de trop gâcher. Moi, je ne sais pas trop ce que je travaille, mais comme je vis «au cas où», tout doit être prêt. J’accorde une importance toute particulière à ranger mon ordinateur. Cela part du principe de «pouvoir retrouver tout rapidement» : j’ai un fichier texte dans lequel je copie tous les passages qui me marquent, en prévision, et en prévision j’en note soigneusement la bibliographie. Je trie les documents administratifs et je les renomme. Les photos, les images, les captures d’écran : idem. Les reçus, les factures, les fichiers d’installation. Les favoris du navigateur. Je nourris une obsession toute particulière à l’égard de ma bibliothèque numérique; elle est bien ordonnée dans son rangement «primaire» – tous les fichiers sont renommés en suivant une méthode spécifique – et j’effectue aussi une indexation «secondaire», la plus propre et la plus exacte possible, dans un logiciel de documentation.

Ce travail est pour moi l’occasion de travailler la tension, la contradiction profonde qui me poursuit depuis longtemps : un doigt appuyé sur une cicatrice. Il s’agit d’un côté de l’ambition de réunir ou de détenir quelque chose qui se rapproche de l’universel et de l’objectif, une collection complète; dans mon esprit, elle doit faire tenir ensemble toutes les perspectives, tous les référentiels et, à partir de ça, on peut travailler. De l’autre côté, c’est le «plancher» pragmatiste; ne prendre que ce qui sert, mais tout ce qui sert, ce que l’on va faire importer, ce dont on peut s’engager à prendre soin.

J'ai appris récemment la différence entre les bibliothécaires et les archivistes. Les bibliothécaires choisissent ce qui leur arrive, et conservent tout ce qu'ils ou elles ont choisi de récupérer. Ils ou elles savent ce qui leur manque bien plus que ce qu'ils ou elles ont, et sont obsédé-e-s par la collection et par sa complétude. Les archivistes ne choisissent pas ce qui leur arrive, ils ou elles doivent tout organiser, ranger et indexer, et pourront ensuite dégager ce qui ne leur semble plus utile. Des méthodes et des règles ont été conçues pour définir tout cela.

De mon côté je sélectionne, je range, je garde l'utile, mais l'utile peut aussi prendre sa place dans une collection; il me faut un autre drap pour effectuer une rotation satisfaisante dans les lessives. J'indexe selon mes logiques personnelles à la fois sociales, rationnelles et sensibles. Je complète ma garde-robe par tel tee-shirt à manches longues en prévision de l'automne-hiver, et je sais qu'il me manque à nouveau des baskets pour me rendre sur mon lieu de travail, car les chaussures que j'ai me serrent trop; certains ongles entament les orteils voisins. J'ai un sac banane pour le porte-monnaie, un petit sac carré que je porte autour du cou pour les cigarettes et un sac à dos pour les autres affaires. Je mets mon téléphone dans une poche et mon gel hydroalcoolique dans l'autre. J'organise mes raccourcis.

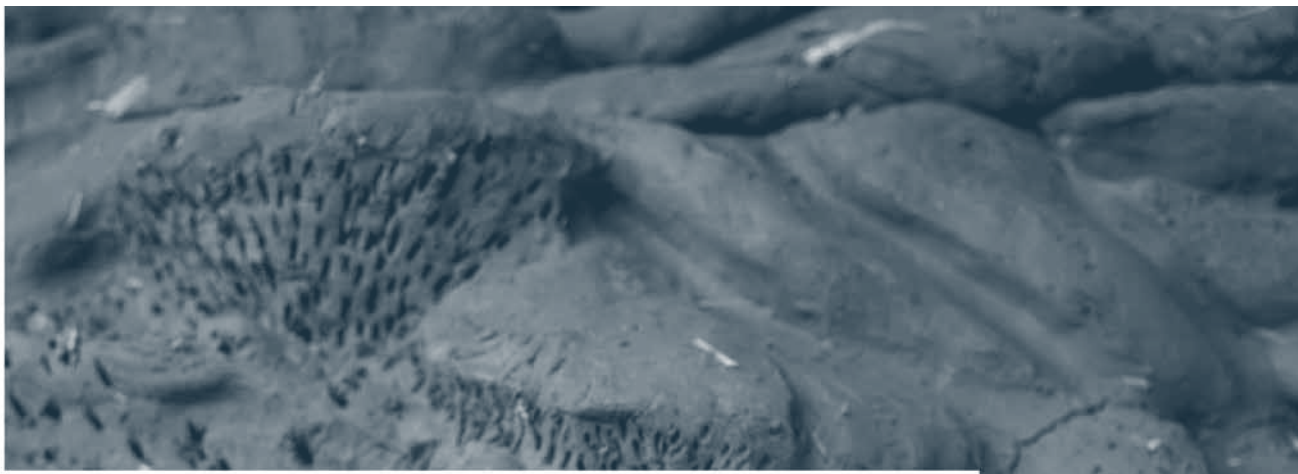
---

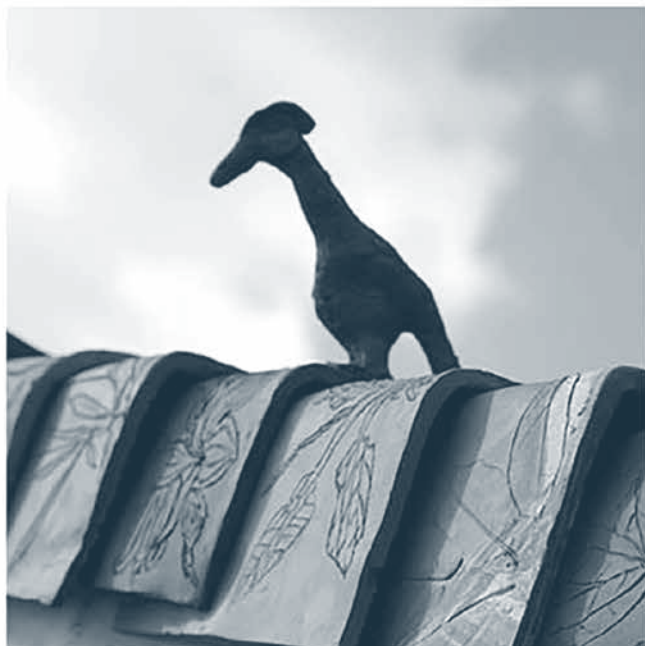
«“Tu as un gros bleu sur le mollet là qu'est-ce que t'as fait?” Aucune idée. J'oublie tout le temps qu'il existe des gens qui s'étonnent des bleus : ils inspectent les corps et s'interrogent sur leurs altérations. Ils doivent comprendre et restaurer. J'imagine que quand ils sont blessés ils se soignent, que quand ils ont faim ils mangent et sont rassasiés. Quand il y a trop de lumière ils installent une tringle et des rideaux. Ils ont un meuble pour chacune de leurs crevasses. Leurs pieds sont propres et doux.»

Popier Popol, *Les Orties* [en ligne], 16 mai 2018, disponible sur <https://pupurpupull.tumblr.com/post/173956650369/les-orties>.









Faire (ou non) un régime, une question purement contemporaine ? Pas du tout, ou en tout cas, pas tout à fait ! Si le régime existe bien au Moyen Âge, il ne consiste pas à perdre du poids pour se pavaner dans son maillot de bain l'été. S'inspirant largement des réflexions médicales antiques, il est en fait un véritable art de vivre. Au Moyen Âge, la santé repose sur l'équilibre de qualités premières que l'on trouve dans la nature et de fluides corporels appelés « humeurs ». Le chaud, l'humide, le sec et le froid, mais également le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire : tout ce petit monde doit être réparti harmonieusement dans l'organisme. Pour préserver un tel équilibre, il faut être attentif au bon fonctionnement de son corps, mais aussi à ce qui influe sur ce dernier ! Les médecins entendent donc réguler des paramètres aussi divers que l'alimentation, l'air ou l'exercice, au grand dam de patient-e-s qui ne sont pas toujours disposé-e-s à obéir.

À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, se développent de nombreux traités médicaux, appelés « régimes de santé ». Ils constituent de véritables manuels de bonne santé. Le plus célèbre d'entre eux, *Le Régime de santé de l'école de Salerne*, a peut-être été composé aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle (sa date exacte demeure inconnue). Il s'ouvre par ces vers :

Si tu veux de tes ans prolonger la durée,  
Soupe peu, du vin pur ménage ta verrée;  
Marche après ton repas; ne dors point dans le jour;  
De l'urine et des vents crains en toi le séjour;  
Chasse loin les soucis, évite la colère.

*L'École de Salerne, ou l'art de conserver la santé*, trad.  
Levacher de la Feutrie, Paris, 1779, p. 2.

La nourriture tient une très grande place dans le régime médiéval : au fil des siècles, les chapitres qui y sont consacrés gagnent en importance. Chaque aliment possède des qualités particulières, qui peuvent avoir des effets positifs ou négatifs sur le corps. Il faut alors les choisir avec soin, selon sa maladie et même en fonction de son âge. À l'aube de la vieillesse, on perd de sa chaleur : fini donc, le fromage... car cet aliment perçu comme froid et humide ne peut plus être digéré par un corps âgé. En plus de l'alimentation, les régimes de santé mentionnent l'air, considéré comme l'élément le plus essentiel à la vie. Il inclut l'air que l'on respire, les différents vents, mais aussi tout l'environnement humain. Il est d'autant plus important qu'il est vecteur de maladies : les odeurs nauséabondes, comme celles qui s'échappent des eaux stagnantes ou des tas de fumier, peuvent corrompre l'atmosphère.

Une vie saine repose aussi sur l’alternance entre le mouvement et le repos. La marche est la meilleure des activités, car elle mobilise l’ensemble des muscles et des organes. Concernant le sommeil, vous pouvez oublier la petite méridienne ! À moins qu’elle ne soit très courte, la sieste n’est pas recommandée par les médecins, qui conseillent tout de même de se reposer entre huit et dix heures par nuit. Une bonne digestion est aussi nécessaire : les régimes de santé insistent donc sur le transit et les moyens de le réguler s’il est défaillant. Dernier conseil, « qui l’homme met et tient en santé longuement et lui allonge sa vie : c’est vivre joyeusement », énonce un régime de santé du xv<sup>e</sup> siècle. Les émotions excessives, comme la colère, la tristesse ou l’inquiétude, sont nocives et peuvent provoquer des maladies. À l’inverse, la joie a une influence positive sur le corps – à condition qu’elle reste modérée. Les activités agréables (musique, chant, danse, conversations amicales, etc.) contribuent donc à l’équilibre salu-taire. Voilà pour la théorie. En pratique, tout ne se passe pas comme prévu…

Il est évident que le régime de santé est un régime de vie. Il ne s’agit pas de se priver de tout, mais de vivre sagement. On ne se prive pas de manger, on se prive de manger mal. On ne se prive pas de dormir, on se prive de dormir mal. On ne se prive pas de se divertir, on se prive de se divertir mal. On ne se prive pas de vivre, on se prive de vivre mal. On ne se prive pas de mourir, on se prive de mourir mal. On ne se prive pas de vivre, on se prive de vivre mal. On ne se prive pas de mourir, on se prive de mourir mal.

Parfois, ce que veut le patient pose problème, notamment lorsqu’il a envie de manger des aliments susceptibles de lui nuire (car c’est bien connu, tout ce qui est bon est mauvais… pour la santé !). Pour échapper à cette situation, le médecin Petrus Musandinus (xii<sup>e</sup> siècle) n’hésite pas à ruser :

Il reste à dire ce qu’il faut faire lorsque le malade fiévreux veut manger un mets qui lui est contraire et inapproprié, et rien d’autre. Dans ce cas, le médecin se trouve placé dans une position étroite et ne sait que faire : en effet, s’il donne à manger au malade et que ce dernier meurt, on lui imputera son décès ; mais s’il ne lui donne pas, que la nature l’affaiblit, qu’il lutte en vain, et que par hasard il succombe, on pourrait dire ensuite qu’il est mort par la faute du médecin. […] Si [le patient] a envie de miel, qui est contraire à la fièvre parce qu’il est chaud, sec et onctueux, prends alors du sirop que tu ne penses pas être nocif pour lui, par exemple du sirop de violette, et fais-le cuire jusqu’à ce qu’il épaississe, et ainsi, répartis-le dans une belle écuelle et qu’il en mange un peu : je l’ai fait pour un patient, et sa nature a été raffermie, et il est bien allé à la selle et il a été guéri. Si jamais il demande de la viande de bœuf, prends une poule et fais-la bien cuire, puis prends la chair des ailes et découpe-la en travers, afin qu’il ne puisse la reconnaître.

Petrus Musandinus, *Summula de preparatione ciborum et potuum infirmorum*, Collectio salernitana, vol. 5, Naples, 1859, p. 261-262.

D’une pierre deux coups : le malade est protégé, le médecin échappe aux éventuelles critiques. Mieux : il renforce le lien avec son malade, en lui faisant croire qu’il a cédé. D’ailleurs, la confiance est essentielle, puisqu’elle facilite la guérison. Petrus Musandinus montre bien que pour vaincre la résistance des patient-e-s, il ne faut pas hésiter à faire des concessions – quitte à tricher un peu.

Car, hier comme aujourd’hui, rester en bonne santé demande des efforts ! Il n’est donc pas étonnant que les médecins peinent à imposer leurs régimes contraignants, comme le déplore Jacques Despars au xv<sup>e</sup> siècle :

Bien qu’Hippocrate et Galien aient prescrit [ce régime], aujourd’hui nous ne l’observons plus. Soit parce que les hommes de notre temps, adonnés à la glotonnerie, ne sont plus habitués à subir d’importantes abstinences, soit parce que leurs serviteurs, et surtout leurs femmes, ne croient jamais avoir assez empli d’aliments le ventre des malades et s’élancent de leur langue [médisent], en cachette ou ouvertement, contre ceux qui ont imposé ces diètes strictes. […] En vérité, en France et dans nos régions, où les habitants sont pour la plupart voraces, il n’est pas habituel d’user d’une diète si stricte. Et si des médecins l’imposent, la clameur et le caquetage des femmes les diffament, elles qui s’appliquent à farcir les ventres de leurs maris d’une abondante nourriture, peut-être dans le but d’entretenir leur puissance sexuelle.

Jacques Despars, *Commentaire au Canon d’Avicenne*, 1.4.1 et 1.4.29, d’après Danielle Jacquart, *La Médecine médiévale dans le cadre parisien, xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1998, p. 433.

Le médecin se heurte à l’opposition du malade, mais aussi à celle de son entourage. La parole médicale est contestée, le régime est refusé : il est perçu comme une véritable privation. On remarquera au passage que Despars condamne autant la glotonnerie (un mauvais penchant typiquement français, à en croire le médecin) que le comportement dangereux des femmes. Sans surprise, c’est évidemment surtout la faute de ces êtres diaboliques, incapables de réfréner leur sexualité débordante !

Il est évident que le régime de santé est un régime de vie. Il ne s’agit pas de se priver de tout, mais de vivre sagement. On ne se prive pas de manger, on se prive de manger mal. On ne se prive pas de dormir, on se prive de dormir mal. On ne se prive pas de se divertir, on se prive de se divertir mal. On ne se prive pas de vivre, on se prive de vivre mal. On ne se prive pas de mourir, on se prive de mourir mal.

Enfin, s’il est bien un domaine où le régime médical entre en contradiction avec les aspirations des patient-e-s, c’est celui de la cour. Dans une lettre adressée à Boccace en 1365, le poète Pétrarque, qui ne portait pas vraiment le corps médical dans son cœur (il est notamment l’auteur d’un texte intitulé *Invectives contre un médecin*), affirme que, « pour un malade, il n’est pas de chemin plus direct vers la santé que de se passer de médecin ». Cela a le mérite d’être clair. Et il poursuit :

Un tel dit qu’il faut s’abstenir de fruits, tel autre de légumes et d’herbes potagères, sans lesquels, aux yeux d’un grand nombre de gens et surtout de nos compatriotes, la nourriture la plus raffinée et la plus sophistiquée perd tout attrait. […] Nos princes n’osent ni roter, ni cracher sans la permission des médecins, et pourtant ils ne vivent ni mieux ni plus longtemps que leurs prédécesseurs. Les médecins, de leur côté, président les tables des rois, en vertu de l’autorité que l’usage leur a conférée : ils ordonnent, interdisent, menacent, tonitruent, argumentent, s’indignent et imposent à leurs maîtres des règles qu’ils sont les premiers à transgresser.

Pétrarque, *Lettres de la vieillesse*, tome II, livres IV-VII, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 162.

Au-delà de la caricature, Pétrarque souligne la position délicate, et même contradictoire, des médecins de cour : au service de puissants personnages, ils exercent pourtant une certaine autorité sur eux. Selon le poète, ils contrôlent les corps de leurs royaux patients, jusque dans leurs plus infimes évacuations...

Dans ce texte, transparait également le décalage complet entre les fastes culinaires qui s'étalent sur les tables des rois et l'austère régime que les médecins entendent imposer aux autres – tout en se gardant bien de donner l'exemple. De là à dire que ni les régimes ni les médecins ne sont utiles, il n'y a qu'un pas, que Pétrarque franchit allègrement. À vous de voir si vous le suivez dans cette voie !

Marilyn Nicoud, *Les Régimes de santé au Moyen Âge. Naissance et diffusion d'une écriture médicale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Rome, École française de Rome, 2007.  
 Pedro Gil Sotres, «Les régimes de santé», dans Mirko Dražen Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, t. I, Paris, Seuil, 1995, p. 257-281.  
<https://actuelmoyenage.wordpress.com/2018/05/03/comment-faire-un-regime-au-moyen-age/>  
*Régime ordonné pour le gouvernement de la santé du corps* [XV<sup>e</sup> siècle], BnF, bibliothèque de l'Arsenal, ms 2894 (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52510838h>)

Ondine Cloez, *Regimen sanitatis salernitanum ou l'art de conserver la santé* Cahier C  
 Ondine Cloez et Adrien Mésot, *Herbier de la balade* Cahier S

Les Laboratoires d'Aubervilliers

Conseil d'administration  
 Xavier Le Roy (président)  
 Corinne Diserens  
 Alain Herzog  
 Latifa Laâbissi  
 Jennifer Lacey  
 Mathilde Monnier  
 Jean-Luc Moulène

Direction collégiale  
 François Hiffler  
 Pascale Murtin  
 Margot Videcoq

Équipe  
 Brahim Ahmadouche (sécurité incendie)  
 Émile Bagbonon (régie générale)  
 Lucie Beraha (communication et relations presse)  
 Camille Bono (production)  
 Florian Campos Chorda (administration)

Sara Dufour (production exposition «Par quatre chemins»)  
 Camille Gigot (La Semeuse)  
 Lila Ginot (service civique exposition «Par quatre chemins»)  
 Benjamin Margueritte (publics et édition)  
 Souad Souid (entretien)

Le Journal des Laboratoires / Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale  
 Pascal Poyet

Design graphique  
 Julie Rousset

Ont contribué à ce numéro  
 Ingrid Paola Amaro  
 Juliette Bertrand  
 Estela Bonnaffoux  
 Nicolas Boone  
 Aurélie Brousse et Lucile Sergent  
 Tiphaine Calmettes  
 Tristan Chinal-Dargent  
 La cinémathèque idéale des banlieues du monde  
 Ondine Cloez et Vic Greendonk  
 Aurélie Declercq et Francis Schmetz  
 Dector & Dupuy  
 Moussa Diallo  
 Mounia El Kotni  
 Des étudiants de l'ÉSAD  
 •Grenoble •Valence avec Antoinette Ohannessian et Benjamin Seror

Isabelle Galez  
 Emmanuelle Lallement et Yves Winkin  
 Sabine Macher  
 Pascale Murtin  
 Julien Prost  
 Nathalie Quintane et Stephen Loye  
 Emil\* Rippert  
 Clémence Rousseau  
 Philippe Saltel  
 Lise Terdjman  
 Céleste Vidal-Ayrinhac

Relecture  
 Julie Houis

Chargé de la diffusion  
 Benjamin Margueritte

Imprimé en  
 2000 exemplaires par Edgar imprimeur (Aubervilliers) sur Arena White Rough 90 gr. Fedrigoni France [www.fedrigoni.fr](http://www.fedrigoni.fr)

Dépôt légal mars 2022

Licence  
 Les contenus de ce journal sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons : Paternité – pas d'utilisation commerciale – pas de modification.

Une biographie de chaque contributrice ou contributeur est consultable sur le site des Laboratoires : [www.leslaboratoires.org](http://www.leslaboratoires.org)

Les Laboratoires d'Aubervilliers sont une association régie par la loi 1901, subventionnée par la Ville d'Aubervilliers, la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) d'Île-de-France, le Département de la Seine-Saint-Denis et la Région Île-de-France.



Les Laboratoires d'Aubervilliers  
 41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers  
 +33 (0)1 53 56 15 90  
[bonjour@leslaboratoires.org](mailto:bonjour@leslaboratoires.org)



V Pour donner des nouvelles / Juliette Bertrand [3]. Ici avant c'était la mer : retour de trekking / Ingrid Paola Amaro [5]. Légendes urbaines [9]. Mettre « en place » / Isabelle Galez [12]. Tant qu'il y en a qui veillent / Tiphaine Calmettes [15]. Être en bonne santé au Moyen Âge : tout un art ! / Estela Bonnaffoux [19].

W Deux chansons / Moussa Diallo [27]. prune et pruine / Dector & Dupuy [28]. *La cinémathèque idéale des banlieues du monde* [41].

X Notes, après *UN FILM POUR DE VRAI* / Nicolas Boone [51]. Vacances vacance / Ondine Cloez et Vic Grevendonk [53]. Aimez-vous vos plantes ? Le Salon de la plante / Lise Terdjman [56]. Nos images / Aurélie Brousse et Lucile Sergent [63]. Pour une approche féministe de la santé / Mounia El Kotni [67].

Y « Que nul n'aille croire... » / Nathalie Quintane et Stephen Loyer [75]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [76]. Armé\* jusqu'aux dents / Emil\* Rippert [79]. Plans pour la recréation d'éléments de décor d'*Ethiopia* de Guy de Cointet / Philippe Saltel [83]. N.B. : Note bleue / Clémence Rousseau [87]. Hommes, bêtes, villes et choses / Tristan Chinal-Dargent [91].

Z Ma vie dans le sous-bois des オーベルビリエ研究所 / Sabine Macher [99]. Extraits réagencés de *La Déclamation de l'île* / Aurélia Declercq [105] précédé de : Quatre dessins pour dire ainsi / Francis Schmetz [103]. Allô, tu danses ? / Céleste Vidal-Ayrinhac [107]. Lieux-dits vagues / Julien Prost [111]. Dialogue sur l'enchantement, les utopies concrètes et une poule curieuse / Emmanuelle Lallement et Yves Winkin [115].